

sa défense et lui échappe. Elle s'égaré dans la nuit jusqu'à ce qu'elle le trouve au bout du monde, Aurore vespérale, et renouvelle avec lui l'union interrompue pendant le jour.

Le nom de Psyché, la présence du mythe dans la métamorphose annoncent assez que, l'auteur attachait un sens mystique au récit ; mais ce sens n'était qu'une addition comprise des initiés, et le mythe était populaire auparavant. C'est une vieille qui le raconte.

LES DAMES AFFLIGÉES

104. LA RECLUSE DÉLIVRÉE.

« Il y avait une fois deux sœurs, l'une aussi bonne que belle, l'autre aussi laide qu'elle était maligne.

Des deux sœurs la préférée était celle-ci. Ses parents ne voyaient que par ses yeux et traitaient ses sottises de gentilleses. Quant à la cadette, il n'est sorte de misères qu'ils ne lui fissent endurer.

La Mère Vierge qui est la patronne des affligés, en eut pitié. Elle lui apparut un jour et lui dit : « Ma fille, tu souffres sans te plaindre les mauvais procédés de tes parents. Je veux à cause de cela te venir en aide et te mettre en état de n'avoir besoin de personne pour vivre. Ecoute bien ce que tu devras faire.

Les Lamignas de la maison voisine cherchent en ce moment une servante. Ils t'accepteront si tu te présentes chez eux. Ensuite ils te donneront des ordres étranges : de briser la vaisselle, de mettre les lits en désordre, de frapper les enfants jusqu'à les tuer et de piocher le sol de la cuisine. Tu te garderas bien d'en rien faire. Au contraire, tu nettoieras soigneusement la cuisine ; tu mettras le pot sur le feu ; tu peigneras et débarbouilleras les enfants et tu feras proprement les lits. Au bout de l'an on t'offrira, pour tes gages, de choisir entre un cheval de prix et une rosse, entre une cruchée d'or et une cruchée de charbon. Tu choisiras la cruchée de charbon et la rosse. »

La bonne fille alla donc offrir ses services aux Lamignas et fit comme la Mère Vierge lui avait ordonné. Au bout de l'an, elle choisit, pour ses gages, la rosse et la cruchée de charbons ; mais les Lamignas, qui étaient satisfaits de sa conduite, lui donnèrent le beau cheval et un plein pot d'or ;, en sorte qu'elle rentra à la maison, bien à son aise sur le cheval et une fortune entre ses bras.

La méchante fille en pensa crever de dépit : « Voyez, dit-elle à ses parents, quelle chance a cette mijaurée. Pour une seule année de travail, la voilà riche à toujours. Eh bien ! je veux faire comme elle. Je suis plus adroite et plus forte, et je serai bien malheureuse si je ne rapporte pas au moins autant qu'elle. »

Là dessus, la méchante sœur alla engager ses services chez les Lamignas. Les Lamignas lui recommandèrent de briser la vaisselle, de piocher la cuisine, de battre à mort les enfants et de bouleverser les lits.

La méchante exécuta le tout à la lettre. Elle pioche la cuisine comme un champ ; elle brise les marmites et les verres ; elle assomme de coups les enfants ; elle met les lits sens dessus dessous. Au bout de l'an, on lui offrit le choix entre une rosse et un cheval de prix, entre une cruchée de charbon et une cruchée d'or. Elle choisit le beau cheval et la cruchée d'or ; mais les Lamignas lui dirent qu'elle serait assez payée avec la rosse et le charbon, et la renvoyèrent ainsi, plus furieuse qu'on ne saurait dire.

Ses parents, partageant ses rancunes et voulant lui donner une satisfaction, décidèrent qu'elle serait mariée avant sa sœur. En conséquence ils reléguèrent la bonne et jolie fille dans un caveau, sous l'escalier, avec le chien, tandis que la méchante laideron, parée comme une châsse, trônait sur un fauteuil, éclairée par la fenêtre de la cuisine, sans rien faire tout le long du jour. Elle attendit ainsi que quelque garçon s'éprit d'elle et de ses beaux habits.

Un dimanche, toute la famille avait été entendre la messe, sauf la recluse, restée sous l'escalier. La Mère Vierge lui apparut de nouveau et lui demanda pourquoi elle n'avait pas suivi les autres à l'église. Elle répondit que ses parents ne le lui avaient pas permis et qu'ils mettaient sous clef ses habits.

Alors la Mère Vierge tira de dessous son manteau la plus mignonne robe qu'on puisse voir. Elle avait la couleur et la

finesse des ailes de mouche : « Va à la messe, ma fille, dit la Mère Vierge ; mais reviens aussitôt qu'elle sera dite et prends garde que quelqu'un ne s'aperçoive que tu as quitté la maison. »

Quand la jolie fille entra à l'église : « la belle robe ! » dirent les femmes jalouses ; « la belle enfant ! » dirent les hommes. Et même le seigneur qui était là, la regarda tant et tant qu'il s'en éprit et résolut de l'aborder à la sortie de l'église. Mais elle se glissa dans la foule et lui échappa.

Le dimanche suivant, ce fut la même histoire. La Mère Vierge lui donna une robe couleur de ciel en lui disant : « Va à la messe, ma fille, et reviens aussitôt après, sans avoir parlé à personne ».

Comme la première fois, les femmes regardèrent avec jalousie la robe couleur de ciel, et les hommes avec plaisir la jolie fille. Et le seigneur essaya de l'aborder à la sortie de la messe, mais elle lui échappa dans la foule.

Le troisième dimanche, la Mère Vierge vint encore et tira de dessous son manteau une robe couleur de soleil et lui dit : « Le seigneur d'ici s'est épris de toi. Il tentera de te parler, mais tu t'échapperas en laissant un de tes souliers ». La jeune fille alla donc à la messe, et quand elle entra, il sembla que c'était le soleil qui entrait dans l'église. Le seigneur, qui avait mieux pris ses mesures, se trouva assez près d'elle pour la saisir à la fin. Mais elle se débarrassa brusquement en laissant un de ses souliers et, pendant que le seigneur se baissait pour ramasser le soulier, elle disparut.

Le seigneur, amoureux à en perdre l'esprit, et résolu à trouver qui était cette belle personne qu'aucun ne connaissait dans le village, fit essayer le soulier par toutes les femmes et toutes les filles des environs. Mais aucune n'en vint à bout, tant le soulier était petit. Enfin il vint à la maison des deux sœurs. La laideron était assise dans la cuisine, endimanchée à l'ordinaire. Elle s'efforça d'introduire son large pied dans le soulier, mais cela n'allait pas du tout.

Le seigneur resta bien embarrassé, car il n'y avait plus ni femme, ni fille dans le village, à qui il put faire essayer le soulier.

Tout à coup le chien aboya : « Ttau, ttau, ttau ! l'étoilée est sous l'escalier, et l'âne barré est dans la cuisine. »

« Qu'est-ce donc que dit ce chien ? dit le seigneur, car il parle. »

« Ttau, ttau, ttau ! répéta le chien ; l'étoilée est sous l'escalier, et l'âne barré dans la cuisine. »

Le seigneur regarda la laideron qui trônait sur son fauteuil et commençant à comprendre, se fit conduire sous l'escalier.

Là était la recluse aussi belle que jamais, quoiqu'elle n'eût pas revêtu la robe couleur de soleil, et à côté le bon chien. Le soulier allait comme de cire.

Le seigneur emmena tout de suite la jeune fille, et s'en alla droit au presbytère. Le curé était tout prêt comme s'il eût su ce qui allait arriver. »

L'aventure des deux sœurs chez les Lamignas forme un conte séparé qu'on trouve dans Webster : *The servant at the Fairy's*. — Dasent : *The two step sisters*. — Grimm : *Les deux filles de la veuve*.

Le conte de M. W. ressemble au nôtre avec cette seule différence que le rôle de la Ste-Vierge est rempli par un bon chien à qui la jolie fille a donné à déjeuner. Le chien reconnaissant lui indique comment elle doit comprendre les ordres des Lamignas et faire son choix pour ses gages. La méchante fille repousse le chien et commet mille sottises.

Le simple canevas des versions basques s'enrichit dans les contes scandinave et germanique des développements les plus ingénieux. Dans Dasent, deux sœurs de deux mères différentes filent auprès d'un puits. Celle dont le fil se cassera le plus tôt doit aller voir ce qu'il y a au fond du puits. L'accident arrive à la meilleure des deux filles. Au fond du puits elle trouve une porte ouvrant sur le monde enchanté (de Dame Holle, chez Grimm). Elle prend service chez une fermière (une Troll) qui lui donne les tâches les plus difficiles : rapporter de l'eau dans un crible, traire des vaches d'humeur maligne, blanchir une toison noire. Des petits oiseaux lui chantent comment elle doit s'y prendre et elle suit heureusement leurs conseils. Cela ne fait pas le compte de la sorcière qui aimerait à la prendre en défaut. Enfin elle lui donne à choisir pour ses gages l'une de trois cassettes. Grâce aux petits oiseaux elle choisit la cassette pleine d'or. Elle s'en retourne et la sorcière la poursuit avec sa fille. Une haie, un pommier, un mouton, une vache la protègent successivement, en reconnaissance des petits services qu'elle leur a rendus à son arrivée, et elle rentre à la

maison sans encombre, avec la cassette. A son tour la méchante fille vient offrir ses services à la sorcière. Elle n'écoute point les conseils des oiseaux, ne réussit à rien, choisit une cassette et revient à la maison, aussi pauvre que devant.

Il y a toute une catégorie de contes populaires dont les héros sont en relation avec des animaux secourables. Les deux contes de Dasent appartiennent à cette catégorie. Il y a lieu de croire que le conte basque, incomplet dans la collection de W. et la nôtre, était à l'origine construit sur la même donnée. La version de W. en conserve du moins, par le rôle du bon chien, une trace qui fait défaut dans la nôtre.

Le choix entre des objets dont la valeur ne répond pas à l'apparence est reproduit dans Grimm (*l'arbre enchanté*), dans Bladé, contes Agenais (*les deux filles*), et dans d'autres en grand nombre dont M. Kohler donne la liste dans ses notes sur le conte de Bladé.

Quelle que soit l'analogie de la seconde partie du conte avec la Cendrillon de Perrault, il ne faut pas croire qu'il ne soit qu'une imitation du français. L'intervention du chien est significative à cet égard. Un conte de Chambers (*rashie coat*) remplace le chien par un oiseau. La laideron a chaussé artificieusement le soulier et le prince l'emmène lorsque l'oiseau chante : « Pied serré, pied raccourci chevauche derrière le roi ; mais petit pied et joli pied se cache derrière le fourneau ». C'est encore un oiseau qui, dans une version de Campbell, chante : « Essaie, essaie tant que tu voudras ; le soulier ne t'ira pas ; mais il ira à la fille de cuisine. »

Le conte basque se rattache à ces versions écossaises par un autre incident : il confond Peau d'Ane et Cendrillon par la mention des robes d'une richesse croissante. Ces robes sont de bure, de laine foulée, de plumes d'oiseau (Chambers) ; de plumes de cygne, de plumes de canach, d'or et d'argent filé avec la soie (Campbell).

Un détail plus important est la vive opposition dessinée dans le conte basque à propos du traitement des deux sœurs. Elle existe sans doute dans Perrault mais tempérée par la politesse française. Dans les contes écossais, la Cendrillon sert dans une maison étrangère. L'opposition n'existe donc pas, puisqu'il est naturel

qu'une servante ne soit pas traitée comme les filles de la maison. L'allure du conte basque est plus décidée. La laideron usurpe une place qui ne lui appartient pas. Elle est mise en lumière pendant que la belle fille est cachée à tous les yeux.

Il suffit de remplacer le caveau par la caverne de la nuit et de transporter la scène au ciel pour que le mythe se manifeste. Pendant l'hiver, les puissances malfaisantes ont séquestré l'aurore printanière. A sa place l'aurore hivernale se pare d'un éclat trompeur. Au moment précis Cendrillon sort de la caverne et reprend sa place. Les détails relatifs aux robes d'éclat progressif rentrent bien dans l'interprétation que nous proposons. Quant au soulier perdu, dont Strabon, XVII, n'a pas dédaigné de nous laisser l'histoire, il peut jusqu'à plus ample démonstration être considéré comme la trace de l'aurore printanière dans le ciel. Les aurores hivernales essaient de la suivre l'une après l'autre, sans y réussir. L'aurore printanière la retrouvera facilement.

Cf. Sédillot, contes de la haute Bretagne : *Le taureau blanc*, seconde partie; l'analogie avec notre conte est très remarquable.

105. LE RICHE HOMME (BARBE BLEUE).

« Il y avait une fois sept frères et une sœur.

Il y avait aussi, au pays, un riche homme qui s'était marié six fois et avait coupé le cou de ses six femmes sans qu'on l'eût découvert.

Le riche homme, veuf de six femmes, obtint la sœur des sept frères.

Mais quelques mois après le mariage, le riche homme se dégoûta de sa femme et lui dit : « Mettez vos parures de noce et venez avec moi. »

Sa femme lui dit : « Pourquoi dois-je mettre mes parures de noce et où voulez-vous me conduire ?

— Hâtez-vous seulement, répondit le riche homme, vous ne tarderez pas à l'apprendre. »

Alors la femme le pria de lui accorder une heure pour chaque épingle qu'elle mettrait à ses habits et une heure pour chaque pièce de l'habit et une heure pour chaque marche de l'escalier, qui avait sept marches.